

LE PETIT JOACHIM

(Suite.)

Dix ans se sont écoulés. L'automne a fait son entrée dans le parc du château de N. Les feuilles des arbres commencent à jaunir et les fleurs sur le bord de la route nous redisent les adieux de l'été. Les hirondelles se groupent en rangs pressés sur la tour du château et se préparent au long voyage au delà des mers.

Sous un bosquet d'arbres est assise la comtesse, un livre à la main. Elle est tellement absorbée dans la lecture qu'elle ne remarque point les pas pourtant vigoureux qui se font entendre sur la route pierreuse, et ce n'est qu'au salut de l'arrivant qu'elle lève les yeux. Celui qui se trouve devant elle est un homme dans la force de l'âge. Ses traits sont réguliers. Tout son extérieur manifeste cette modeste franchise et cette bonté qui caractérisent si souvent le curé catholique d'une paroisse rurale et avec lesquelles ils font souvent plus de bien qu'avec toutes les belles manières du monde.

Vous êtes de nouveau absorbée dans l'étude, madame la comtesse, demande-t-il.

— Je vous remercie d'être venu, monsieur le curé, répond la vieille dame avec beaucoup d'amabilité, et elle invite le prêtre à s'asseoir. Croyez-vous que ce sera manquer de patience ou de modestie de ma part, continue-t-elle, si je vous avoue que je voudrais être reçue dans l'Eglise catholique dès la semaine prochaine ?

Le curé demeure un instant pensif et passe la main sur son menton.

— Il faudrait peut-être d'abord, dit-il, faire disparaître les fortifications luthériennes.

— Elles n'existent plus, répond la comtesse sur un ton joyeux, elles se sont écroulées comme les murs de Jéricho. J'ai relu votre catéchisme au moins dix fois du commencement à la fin, et je ne trouve même pas un